

UNE BONNE!



Nicodème.—T'as rien mangé, par conséquent t'es à jeun. Eh bien ! j'te parie 25 cents qu'tu manges pas ces trois œufs-là à jeun...

Laflûte.—Oh ! c'est pas bien malin...



Laflûte.—Voilà ! j'ai gagné.
Nicodème.—Nenni !... Au premier œuf t'étais ben à jeun, mais quand t'as mangé les deux autres tu y étais pus... Amène les 25 cents.

LE LION ET LE RAT

Certain Lion, — de ceux qui mènent grand tapage
En regardant les gens du haut de leur mépris,
Se croyant tous les droits de par leur équipage, —
Dans la foule, au théâtre, un soir se trouva pris.
Impossible d'entrer ; à gauche, à droite, on pousse,
Et messire Lion reçoit mainte secousse.
D'un Rat, — comme on en voit en ce Paris —
Le parapluie au bout du nez l'atteint.
Lors sur ses nobles traits la colère se peint ;
De punir ce chétif il aurait grande envie,
Mais le dédain l'emporte : il lui laisse la vie,
Non sans gronder d'un ton bourru :
— Va-t-en au diable avec ton parapluie !
Ce beau trait ne fut pas perdu.
Le spectacle fini, le théâtre se vide,
C'est l'heure où, pour rentrer chez soi,
D'un véhicule clos chacun se montre avide,
Car il pleut. Et sans être inondé, quoique roi,
Notre Lion ne peut regagner sa voiture.
Il commence à la trouver dure.
Par bonheur en son triste cas,
Il voit venir à lui le modèle des Rats
Qui, le bras tendu, lui procure
De quoi se tirer d'embarras.

Morale, qu'au lecteur je dédie avec joie :
On peut avoir besoin... d'un parapluie en soie.

JEAN BELŒIL.

DEVANT UN HEROS

Que de souvenirs évoque en nous le tableau du peintre Chigot dont nous donnons aujourd'hui une reproduction ! Nos jeunes lecteurs ont entendu plus d'un récit de la guerre franco-allemande. Leurs maîtres et leurs parents leur en ont parlé à plus d'une reprise, et retracé plus d'une fois devant eux les horreurs de cette époque, la plus désastreuse et la plus triste de notre histoire au XIX^e siècle. Mais, trente ans se sont passés depuis. Grâce aux bienfaits de la paix, les souvenirs de la dernière grande guerre européenne s'atténuent et se tamisent pour ainsi dire peu à peu. Mais, ne serait-ce que pour faire apprécier davantage tout le prix de la paix et détester de plus en plus ces horribles carnages indignes de peuples civilisés, il est bon de rappeler de temps en temps à nos mémoires oubliées tout ce que notre malheureux pays endura pendant "l'année terrible".

La guerre qui avait éclaté au mois de juillet, semblait ne devoir durer que peu de temps. Il n'avait fallu aux armées prussiennes que quelques semaines pour écraser complètement l'Autriche en 1866. En France, à part quelques esprits clairvoyants, tout le monde était persuadé qu'après avoir traversé le Rhin, nos troupes victorieuses parviendraient au cœur même de l'Allemagne. Hélas ! cette illusion ne fut pas de longue durée et ce fut la France qui eut à subir toutes les horreurs de l'invasion. De plus, la guerre dura longtemps.

L'hiver vint, et cette année-là, il fut particulièrement rigoureux. On eût dit que les éléments eux-mêmes s'étaient ligués contre nous. Le froid fut intense. Partout la neige couvrit les campagnes, et plus d'une fois nos malheureux soldats durent dormir sur ce blanc linceul.

Dès le commencement de la guerre, on avait appelé d'Afrique la plus grande partie des troupes qui s'y trouvaient. Elles étaient d'une bravoure à toute épreuve et leur renom ne se démentit pas pendant cette campagne. Ils inspiraient aux Allemands une véritable terreur. On racontait qu'à la bataille de Froeschwiller, un turco dans une lutte corps à corps avait d'un coup de dents enlevé l'oreille à son adversaire. A Wissembourg, les turcos s'étaient avec une témérité sans exemple, précipités plusieurs fois, sur les batteries allemandes, et quand le clairon avait sonné la retraite, ils avaient presque refusé d'obéir. On devine facilement ce que durent souffrir pendant un hiver rigoureux, ces hommes habitués au chaud climat de l'Afrique septentrionale. Mais, ni le froid, ni la faim, ne purent arriver à bout de leur indomptable énergie. Dans tous les combats, ils étaient au premier rang, de même qu'ils étaient les derniers à reculer. Plus d'un

même, s'acharnant à combattre, laissa s'éloigner ses camarades et resta seul en face de l'ennemi, la mort mettant seule fin à sa résistance.

Ce fut dans le cas du héros que le peintre a représenté dans son tableau. Il a brûlé jusqu'à sa dernière cartouche et s'est enfin affaissé dans la neige mortellement frappé. En passant près de son cadavre, l'ennemi n'éprouve d'autre sentiment que l'admiration pour ce brave, et lui adresse un respectueux salut, car devant la mort, toutes les distinctions disparaissent.

PAUVRE JEANNETTE !

La petite Jeannette arrive de l'école en pleurant. Interrogée sur la cause de sa peine :

— La maîtresse dit que je n'ai pas passé mon examen... Comment, peut-elle le savoir puisqu'elle ne m'a demandé que des choses que je ne savais pas.

APRES LA REPRÉSENTATION

Philidor.—Mon cher, si l'auteur n'était pas mon meilleur ami, je dirais à qui veut entendre que sa pièce est infecte !

APPRECIATION DE JEANNETTE

Le visiteur.—Comment est Bébé aujourd'hui ?

Jeannette.—Le docteur a dit qu'il était un petit peu mieux.

Le visiteur.—Oh ! il n'est pas beaucoup mieux ?

Jeannette.—Oh ! non, il est si petit, voyez-vous.

SOCIÉTÉ PROTECTRICE DES ANIMAUX

L'orateur.—Oui, messieurs, je ne puis retenir mes larmes en voyant ces pauvres chevaux de fiacre s'éreinter à traîner des cruels hommes qui n'ont pas l'air d'en souffrir.

AU CLUB

X.—Mon cher, vous avez dû acheter ces gros cigares avant la crise ?

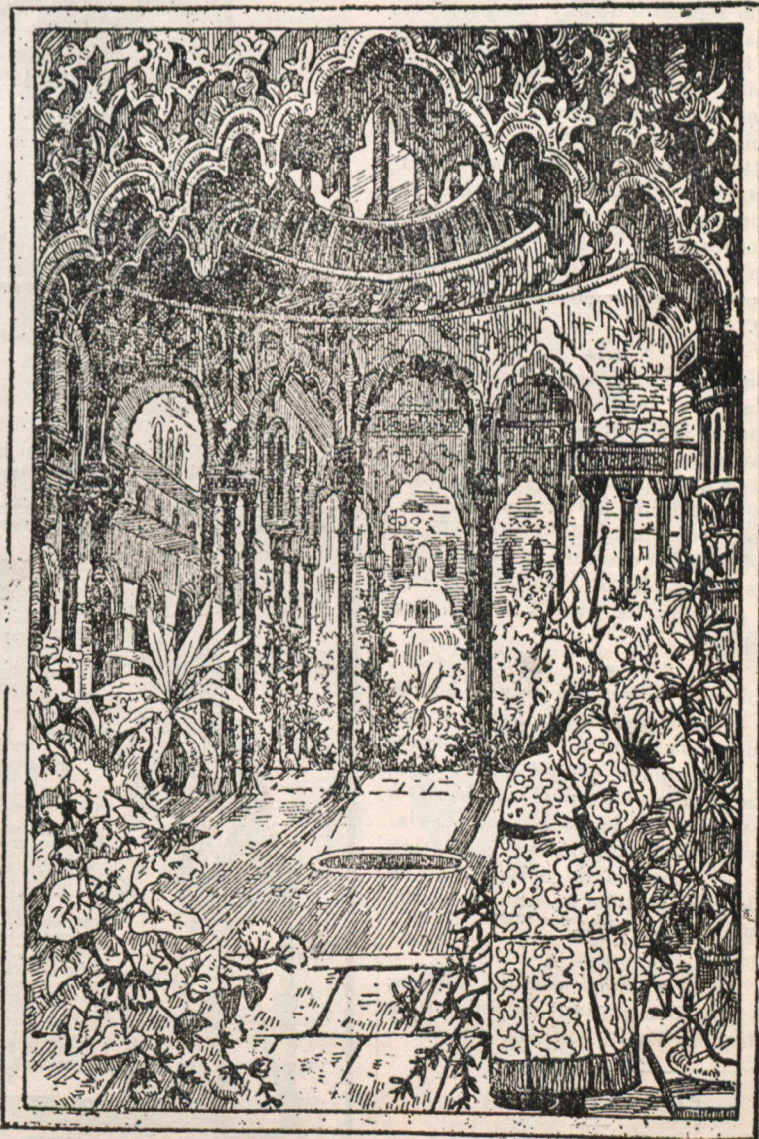
XX.—Hélas ! et maintenant, il faut bien que je les achève !

AUTRE TEMPS AUTRE TAILLE

(Toto en fouillant dans une armoire a trouvé le vénérable habit de son grand-père : il l'essaye et la trouve extraordinairement grand.)

— Ecoute, mon vieux, sans parti pris aucun, faut l'avouer : les hommes d'autrefois étaient autrement bâtis que nous !...

DEVINETTE



— Oh est donc mon élève ?